

Gina Basta

Université d'Ain-Shams

ginabasta@gmail.com

L'HYPOTYPOSE OU L'IMAGE ONIRIQUE DE LA MER DANS *ÉCAILLES ALEXANDRINES* DE MONA LATIF-GHATTAS

“Hypotyposis or the Dream Image of the Sea in Mona Latif-Ghattas's *Alexandrian Seashells*”

SUMMARY – *Alexandrian Seashells* is a poetic collection of Mona Latif-Ghattas, where we try to study the dream image of the sea; poet recounts her memories of youth, stranded as seashells on the beach. Hypotyposis is the best figure of speech that reflects poetic hallucinated impulses, symbolic elusive relationships or inexpressible feelings. Essentially descriptive, this figure is based on the observation of feelings, sensations or elusive impressions. It transmits the fleeting thoughts by its dynamic appearance. The multiple facets of hypotyposis, spread through the space-time items, include figures attached either to land, desert, beaches or fluid figures that derive their value from the sea. The hypotyposis is able to connect the lived memories with the emotional effect produced by the moment.

KEYWORDS – hypotyposis, sea, dream, beach, figure, rhetoric, cosmopolitan, exile, fluid, space

RÉSUMÉ – *Écailles Alexandrines*, recueil poétique de Mona Latif-Ghattas, où l'on tente d'étudier l'image onirique de la mer; la poétesse y retrace ses souvenirs de jeunesse, ramassés comme des coquillages échoués sur les plages. L'hypotypose est la meilleure figure qui reflète les élans poétiques hallucinés, les rapports symboliques qui soulignent l'inexprimable. Essentiellement descriptive, elle se fonde sur l'observation des sentiments, des sensations ou des impressions mobiles et changeants. Les multiples facettes de l'hypotypose se répandent à travers les éléments spatiaux, regroupant les figures attachées soit à la terre, au désert, aux plages ou les figures fluides. L'hypotypose tresse les souvenirs vécus avec les états d'âme produits par l'effet du moment.

MOTS-CLÉS – hypotypose, mer, Alexandrie, plage, rêve, rhétorique, cosmopolite, exil, fluide, espace

Poétesse égypto-canadienne, Mona Latif-Ghattas a passé une enfance cairote auprès du Nil qui semble avoir influencé ses écrits. Écrivaine prolifique, elle compte à son actif plus de vingt-cinq ouvrages, qui vont des romans, nouvelles, traductions aux recueils de poèmes constituant la part la plus importante de son œuvre. Elle vient de publier le recueil, *Écailles Alexandrines*, objet de notre étude, récité à trois reprises, en mai 2015, dans deux spectacles poésie-musique successifs, tenus à l'Opéra du Caire et celui d'Alexandrie, à l'occasion du centenaire des massacres des Arméniens, perpétrés par les Turcs ottomans en 1915 ; puis en octobre 2015, au cours d'un récital de poésie-musique, à la Bibliotheca Alexandrina, en hommage à la ville d'Alexandrie. Cette ville-cadeau de la Méditerranée, qui s'étend sur la côte nordique de l'Égypte, bénéficie sous sa plume, dans *Écailles Alexandrines*, publié en 2015, d'un intérêt tout spécial. La mer, élément fluide et flou, incitant au rêve, forme l'axe analogique dont dérivent les symboles et autour duquel se tissent les images. L'édifice onirique s'achemine à travers des sensations évasivement évoquées ou des paysages vaguement décrits, qu'on pourrait

résumer dans : l'hypotypose, figure qui tolère toutes les techniques rhétoriques, en vue d'en tirer une impression de vraisemblance, susceptible d'émouvoir et d'introduire dans un univers quasiment hallucinatoire. Nous tenterons d'analyser les multiples aspects de cette figure multiforme, axée autour de la Méditerranée vertigineuse, menant à une ivresse songeuse.

1. Dimension spatiale de l'hypotypose

Dans ce recueil, deux étendues essentielles sont à considérer : l'espace marin, conduisant à un espace terrestre qui en demeure imprégné. L'esthétique poétique est basée sur la confrontation de la Méditerranée avec la ville d'Alexandrie antique parfumée, mais aussi moderne, le tout examiné sous un même éclairage hallucinogène. Alexandrie s'identifie à la mer. Elle est belle car elle abrite la mer ou plus, elle ne fut constituée que par la mer et pour elle.

La situation géographique de l'île de Pharos, origine de la ville d'Alexandrie, donne sens à l'image aquatique : « L'île de Pharos qui veille / Sur le port des attachés des arrachés / Sur le Peuple de la mer »¹. En effet, cette île se démarque par son isolement sans être considérée comme espace carcéral. Elle présente une avancée de terre, offerte par la mer à Alexandre Le Grand. Cet espace insulaire est perçu comme un joyau original, comme un espace d'interconnexion où la terre entretient un rapport métonymique avec l'eau. L'insularité de Pharos lui accorde une certaine hétérogénéité culturelle. Fatou Diome explique cette condition insulaire : « Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner »². Ce passage met en relief la double appartenance culturelle tant bien de la poétesse que de l'espace cité. Le lien antithétique entre « enracinée partout / exilée tout le temps » évoque la « citoyenneté universelle » des Alexandrins quelle que soit leur provenance. Ghattas insiste sur cette notion : à Alexandrie, on est « chez soi ». Ce constat montre que vivre à Alexandrie devient preuve d'ouverture, opposée à son isolement géographique.

Le concept du lieu chez Ghattas n'est pas lié à celui du territoire au sens politique, qui suppose les notions de pureté de race, filiation, communauté de sang. Son expérience d'immigrée canadienne élimine tout chauvinisme, lui opposant un concept cosmopolite plus large et plus tolérant, une dimension fluide et mouvante, où l'eau remplace la terre comme espace de reconnaissance : « Les fils

¹ M. Latif-Ghattas, *Écailles Alexandrines*, Paris, l'Harmattan, 2015, p. 85. Ce livre nous a servi de corpus pour le présent travail. Toute note extraite de cet ouvrage sera suivie du numéro de la page entre parenthèses.

² F. Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003, p. 209.

de la mer » (74), étiquette qui désigne les Alexandrins, leur conférant un signe d'appartenance, contrairement aux classiques, pour qui « l'eau est ressentie comme le lieu de la dés-appartenance »³.

L'espace maritime reflète la notion d'immensité. Or, l'infini est inaccessible à l'esprit humain. La ligne de l'horizon suffit pour le suggérer. La mer ouverte à l'infini, aux pays lointains, suggère le danger, la violence : « Côte des courants et des vents / Côte des pâtres et des pirates / Côte divine échancrée dans la côte de la mer » (85). Alexandrie se confond avec l'île de Pharos, « l'île de Pharos qui veille / [...] / Sur le peuple de la mer / Qui vit son éternelle jeunesse » (85), elle présente un lieu de mémoire qui rappelle ses origines historiques lointaines, au rythme harmonique des vagues : « ce port où veille la musique » (83), où s'éveillent les souvenirs. Cette image paisible et musicale s'attache à la notion de lieu, qui revêt, avec l'hypotypose, un sens psycho-mystique, conformément aux paroles de Gaston Bachelard, où le pays natal n'est guère un lieu géographique mais plutôt une « matière » qui donne aux rêves leur substance et dépeint la « couleur fondamentale » des habitants :

Mais le pays natal est moins une étendue qu'une Matière ; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance ; c'est à lui que nous demandons notre couleur fondamentale⁴.

Ainsi, l'eau agit comme un « marqueur d'histoire »⁵. Le port d'Alexandrie sera le lieu d'aboutissement et d'hospitalité, autour duquel se tissent les figures fluides, engendrant une identité mobile, qui provient des réseaux de correspondances et de convergences. Lisons :

Il venait de Byzance l'enfant d'Alep [...]

Il venait d'Alep l'enfant d'Alexandrie [...]

Son destin avait accosté sur les quais

De ce port où un phare mythique veillait

Sur les dieux de Byzance et les enfants d'Alep

Enfouies toutes deux agressées par l'Histoire

Byzance est une légende

Alep un souvenir

Il lui reste Alexandrie (84).

³ Y.-A. Helm, « Les métaphores océaniques et la subjectivité métisse dans l'œuvre de Roland Brival », *Études caribéennes* [En ligne], 23 Décembre 2012, p. 2.

⁴ G. Bachelard, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Le livre de Poche, 2007, p. 14.

⁵ A. Douaire, *Contrechamps tragiques. Contribution antillaise à la théorie du littéraire*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 283.

1.1. Multiples fonctions de la mer

Bien que l'Histoire maritime du monde regorge de souvenirs de violences et de batailles, Ghattas conserve une perception positive de la Méditerranée alexandrine, elle la considère autrement : « Alexandrie // Celle de la mer / La mer des mers la fabuleuse / Méditerranée légendaire idyllique » (96). Nous tenterons de souligner la spécificité de la représentation de la mer dans cet ouvrage, tout en mettant l'accent sur sa fonction symbolique. Selon Jean Molino, la vision de l'homme et du monde se transforme au cours des âges pour donner à l'image de nouvelles dimensions, menant à des acceptions plus modernisées⁶. Issus des trois terres qui entourent la Méditerranée, les personnages décrits par Ghattas (Arménien, Syrien et Italienne) sont au-delà de tout ancrage terrestre. Ils jouissent d'une plus grande liberté, voire d'une existence plus intense : « Vague après vague sur tes bords / Pendant des millénaires / Les bateaux ont déversé des cargaisons d'humains / Venus de cultures étrangères à tes plages [...] / Poissons toutes races confondues » (82). L'hypotypose décrivant cette scène de pêche est la représentation symbolique d'un univers caractérisé par la plénitude.

Or, la mer sert aussi de salvatrice qui transporte les victimes de l'exil, vers un havre de paix où bien-être et délices sont garantis : « Quand la vague des cruautés a rejeté ses descendants / Et que la Méditerranée les a portés jusqu'au bord de ce port / Où veille la musique » (83). L'immigré, affranchi du carcan des violences subies, cherche asile à Alexandrie, positionnée de l'autre côté de la Méditerranée. La mer sauve du malaise de l'aliénation : traverser l'eau pour échapper aux ennemis devient un but en soi.

Ensuite, dans sa fonction cosmopolite, la mer apparaît comme un carrefour qui abrite un monde pluriculturel : « Quand [...] / la Méditerranée les a portés jusqu'au bord de ce port / Où veille la musique / Une fille aux pieds nus / Portant la cruche qui étanche les souvenirs / S'est avancée timide et leur offrit à boire ». La Méditerranée joue un rôle fondamental dans la composition de la subjectivité cosmopolite plurielle. Le plan spatial marin est affirmé à l'orée du recueil : « Les fils de la mer ne craignent pas la mer / Ni les sirènes des bateaux ancrés au port / D'Attache // Ils nagent » (74). La mer fournit l'ancrage identitaire. Les fils de la mer se métamorphosent par la constante interaction entre l'infini et l'indéfini. La perpétuelle fuite de l'eau leur apprend à ne point se cramponner au passé figé mais à tenir plutôt à un présent fugitif : « toujours inachevé, toujours en train de se faire, et qui déborde toute matière vivable ou vécue »⁷. Mais elle leur apprend aussi le défi : « Ils nagent ». L'image de l'homme défiant la mer manifeste un appel à la solidarité collective émanant d'un véritable « culte de l'enracinement »⁸.

⁶ Voir J. Molino, « Interpréter », in : *L'Interprétation des textes*, sous la dir. de Cl. Reichler, Paris, Les Éditions de Minuit, 1989, p. 9-52.

⁷ G. Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 11.

⁸ Y.-A. Helm, *op. cit.*, p. 2.

Les sons des sirènes, les navires amarrés dans « le port des attachés des arrachés », répandent l'angoisse des grands départs et des séparations prolongées : « sous l'œil humide de la méditerranée / Consternée » (76). Ces notions sont présentes en filigrane sous la plume de Ghattas. La mer induit l'homme dans un idéal infini, comme elle le renvoie à la contemplation de l'interaction humaine : « poissons toutes races confondues ».

« Elle s'appelait Alexandrie » (83). Soulignons que la « fille » s'identifie aussi bien à la typographie qu'à la topographie de la ville. Mais la mer est aussi un espace transculturel, sans frontières, qui permet de rompre avec tout racisme, nationalisme. Ainsi, elle agit comme un réceptacle de civilisations, servant de « pont liquide »⁹ qui crée le lien entre l'eau et les habitants, « fils de la mer » :

Alexandrie

Celle de la mer

La mer des mers la fabuleuse [léchant les plages

Méditerranée légendaire idyllique qui mouille à tant de ports

Et qui revient vers toi...

Déversant sur tes bords les goûts de ces pays

Dans un geste généreux que seul savent accomplir

Ceux qui connaissent les codes de l'offrande (96).

La mer possède également une fonction promotrice, celle de retracer le schéma symbolique dans l'ouvrage. Celui-ci se déroule sur deux plans : vertical et horizontal, fondés sur l'état changeant de l'eau : dans les profondeurs, la marée morbide risque de « noyer / L'évaporée noyée dans son poème » (80), mais au bord des rivages, c'est plutôt l'espace de la libre évolution où l'esprit se trouve bercé : « L'eau nous porte. L'eau nous berce », dit Gaston Bachelard. Ce qui assigne à la mer un rôle maternel : « Sentimentalement, la nature est une projection de la mère. En particulier, la mer est l'un des plus constants et grands symboles maternels. De même qu'on peut considérer que tout liquide est une eau, on peut dire que toute eau est un lait »¹⁰. Cette alternance de violence et d'affection traduit l'asymétrie des vagues représentée par des bouffées poétiques, alternativement de courte puis de plus longue haleine.

La poétesse ne cache pas son inquiétude face à cet espace dangereux, à marées hautes et à vagues de violences ; voici des poussées lyriques, des lamentations lancées visant à contrôler « la marée » qui risque d'inonder toute la ville : « La marée monte / Monte / De grâce arrêtez la marée » (79). Il s'en dégage un élan idéal permettant d'atteindre un espace à la fois libre et profond. Par sa

⁹ Cf. P. Diandué Bi Kakou, « *Le Ventre de l'Atlantique*. Métaphore aquatique d'un mirage : Idéal brisé de l'ailleurs ? », *Ethiopiennes*, n° 74. *Littérature, philosophie et art*, 1^{er} semestre 2005.

¹⁰ G. Bachelard, *op. cit.*, p. 149.

position centrale au cœur de l'analogie, la mer invite à l'extrême émancipation du corps et de l'âme, à l'action qui encourage toute ouverture vers l'altérité : « ...que la mer envoie aux exilés du monde » (78).

La mer suggère aussi l'impossibilité d'une explication unique des phénomènes environnants ou des expériences vécues. Le recueil reflète l'impossibilité de cerner la subjectivité individuelle : identités et eau de mer échappent à toute classification. L'élément liquide et la subjectivité se déploient selon une suite de paradoxes : le bien et le mal, la joie et le chagrin, la plénitude et la pénurie, la vie et la mort : « Un jour de froid et de soleil » (84). Et aussi : « l'eau salée au goût de miel » (91). Et enfin : « Alexandrie la dangereuse / [...] / Alexandrie la musicale » (95). Ghattas souligne cet état d'ouverture offert par l'éternel mouvement de flux et de reflux ; la mer représente toutes les contradictions, espace de libération mais aussi de perdition, expansion sur des horizons lointains mais également lieu d'aliénation. En effet, la mer apparaît comme un Idéal inaccessible dont la découverte offre une source de profonde jouissance : « Par sa position médiane dans le système analogique, la mer ouvre à l'Idéal, à l'infini, voire à l'image du Créateur en l'homme ; mais elle renvoie aussi à la face humaine... »¹¹.

Espace de rêves, la Méditerranée accroît les « envolées lyriques ». Rêves suscités par les souvenirs : « Venus de cultures étrangères à tes plages / Exilés par les leurs ou cherchant fortune ailleurs » (82). Les eaux insaisissables relient les continents au même titre que les 'moi' composites : « Déversant sur tes bords les goûts de ces pays » (95), mais leurs vagues engloutissent dans leurs profondeurs les divergences des hommes. Ainsi, la mer retrace une histoire perpétuellement rajeunie, témoin de la beauté de l'amour, de la fraternité, principaux régénérateurs de la vie.

1.2. Cosmopolitisme alexandrin et couleurs de l'exil

Un murmure de ralliement dresse les enfants d'Alexandrie contre ce qui menace leur existence et leur particularité multiculturelle. Celle-ci semble évidente dans trois poèmes-portraits, dédiés à trois protagonistes Alexandrins, d'origines diverses, couvrant les multiples facettes de l'Alexandrie conservatrice du patrimoine mondial. Dans ces poèmes, notons l'emploi de l'hypotypose où l'auteure commence respectivement par le nom propre du protagoniste, suivi d'un nombre d'appositions, qui suggèrent un trait caractéristique de sa personne ou de son activité¹². Ghattas se montre ultra sensible au métissage culturel : « Dédié à *Tika* // Il jouait au piano / Comme on nage sur un arpège de vague / [...] / Son regard parfumé au papier d'Arménie » (78) ; ou encore : « Dédié à Paul *Antaki* // Il venait de Byzance l'enfant d'Alep / Au regard croquant comme les pistaches cra-

¹¹ M. Blain-Pinel, « La métaphore marine chez Baudelaire ou la crise de la pensée analogique », *Fabula / Les colloques*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document384.php>, p. 4.

¹² Cf. A. Frontier, *La Poésie*, Paris, Blin, 1992, p. 75.

quant / [...] / Au regard vert plus vert que les verts de la mer » (84) ; et voici le troisième portrait : « Dédié à Anna *Calù Mizrahi* // Il la suit de mémoire et l' imagine fendant le vent / Nymphes d'Alexandrie parlant à l'italienne / Dans cet accent suave qui ramène le temps » (89). Chacun des protagonistes porte l'emblème de sa double appartenance aussi bien à son origine occidentale première qu'à son attachement alexandrin jalousement conservé.

Le premier personnage arménien est musicien, pianiste, sa musique s'harmonise avec le grondement mélodieux des vagues. La résonnance de ses notes jaillit des profondeurs des âges, inépuisables sources qui lui insufflent la force de résister. Sa romance se ressourcît au fil des années dans le chuchotement magique des coquillages : « Son regard qui chante / Des notes qu'il n'entend pas / Puisqu'elles viennent du fond des âges / Et que la mer envoie aux exilés du monde / Pour étancher la mémoire embrasée / Des amoureux d'Alexandrie » (78).

Paul *Antaki*, Syrien d'Alep, est le modèle des cosmopolites dont l'identité n'est que le reflet de l'élément liquide : « regard vert plus vert que les verts de la mer ». Attirés par la mer, ces êtres y puisent leurs entités complexes et mobiles. Selon Brival, « l'eau possède ce pouvoir spécifique de conjuguer toutes les identités possibles, contrairement à la vie terrestre qui impose un ancrage identitaire »¹³.

Les isotopies féminines sont légion dans le recueil, soit à travers la description d'Anna *Calù Mizrahi*, Juive Italienne dont l'exquise aventure est relatée dans son poème-portrait, soit par celles de la poétesse elle-même, qui rappelle allègrement certains de ses propres souvenirs de jeunesse ; soit aussi par cette figure féminine indéfinie qui traverse le recueil et transparaît par moments dans certains poèmes : « Elle lit » (77), « Elle avait loué un parasol / [...] // Elle devint plage » (76), ou encore par l'évocation de la fille timide portant la cruche (83). Ces passages sont relatés avec un tel émerveillement sensationnel qu'ils se confondent avec la topographie alexandrine. Retenons à cet égard un exemple qui nous paraît typique de cette technique : s'adressant à Alexandrie, Ghattas écrit : « L'Occident t'a créée de la côte du désert / Le Macédonien t'a défrichée / Avec sa langue ses cultes et ses cultures / T'a irrigué de la salive de ses ancêtres [...] / Puis il t'a étirée comme une longue chevelure / Le long du rivage longeant la mer » (94). Ici, le corps humain fusionne avec l'espace géographique. Cette description érotique filée d'une odalisque couchée sur la plage alexandrine est l'exemple typique d'une hypotypose, reposant sur une personnification dont les origines remontent aux images bucoliques du dieu Pan irriguant la terre vierge, ou nouvellement « défrichée » ; image qui fait d'Alexandrie la maîtresse d'Alexandre « Le Grand parmi les grands » (85), l'Ève biblique, prise dans la côte du désert, cet Adam farouche qui ne peut plus s'en passer. L'hypotypose sous la plume de Ghattas joue

¹³ R. Brival, *Le Dernier des Aloukous*, Paris, Phébus, 1996, p. 103.

sur la force matérielle de l'image pour évoquer une notion abstraite, étrangère à l'élément concret, en projetant sur celui-ci une connotation liée à la mer, par une inversion du rapport logique :

– Viens [...] mirer tes yeux bleus dans ce bleu ivre
 Viens te souler à la beauté de ce Pays
 Viens car les monstres ont bien enfin plié bagages [...]
 Que sous le bleu de mon ciel plus bleu que le bleu de tes yeux [...]
 « Une chance douloureuse une douleur suave » dans un pli religieux
 De mon âme
 J'ai ré-ouvert pour toi les portes de la mer
 Reviens mon ami
 Viens naviguer dans ses flots
 Elle te revêtira d'éternité (105).

Or, le pire exil est celui qui frappe *intramuros*. Depuis sa fondation, Alexandrie est orientée vers l'occident : « Quand tu visites Alexandrie / [...] pense / Que c'est de l'Occident que l'ouragan a déferlé » (94). Les Alexandrins cosmopolites sont pris dans l'étau du rêve occidental qui s'estompe en faveur du cauchemar saharien anti-civilisation : « C'était la ville de mes lèvres et de mes livres / Ma Cavafienne au parfum de la Grèce lointaine / Ma Durellienne d'un occident tissé subtilement dans sa robe de vents // [...] De Moustaki moussant le champagne du cœur » (95). À cet égard, les appels au secours de la poétesse sont très révélateurs : « La marée monte [...] / La marée va noyer l'évaporée noyée dans son poème » (80). Nous pouvons déceler ici une tentative désespérée pour affronter l'invasion dévastatrice qui avale les souvenirs et ensevelit la mémoire. L'amour refoulé pour cette ville implique une révolte enragée qui s'oppose à ces méchantes tentatives, conduisant nécessairement à la déception : « Ils te salissent / La mer te lave » (90). Et paradoxalement, c'est de celle-ci que jaillit l'espérance : « Cela c'était hier / Demain fut une autre ouverture » (99). Ce poème invite à savourer une douleur partagée. Il développe en une parfaite analogie une illustration de l'état d'âme de la poétesse face à la création poétique. La mer bleue et la lumière lui injectent un dynamisme qui semble engendrer l'enthousiasme d'avancer. C'est de là que naît l'idée que la création poétique implique de la souffrance, mais la transforme en un élan vers le large : « Par ton accueillante et généreuse beauté / Ils ont fondé l'inaliénable paradis / Alexandrie » (82)

Là, s'estompent la nationalité, l'appartenance terrestre : La mer « lave », nettoie tout signe sédentaire, tout agissement sectaire. Elle est le lieu de prédilection pour ses hôtes qui laisse son empreinte sur la complexité de leur être. Le trouble identitaire fait donc place à une perpétuelle adaptation. Après de longues périodes de solitude en mer, le contact humain est ressenti comme un repos, comme un salut final. Ainsi, comme la Méditerranée favorise les multiples 'moi', Alexandrie

cosmopolite rejette tout chauvinisme ou identité monolithique. Cette ville antique offre une face ornée à la fois par la mondialisation, par le respect de la concitoyenneté, dans une société en perpétuelle mobilité.

Pourtant, cette ville-carrefour, adaptée aux grands départs (bateaux, sirènes), se refuse à la séparation, à l'exil : « l'enfant d'Alexandrie » est incapable de cacher son angoisse et sa nostalgie face à la disparition du lieu : « Il voudrait bien l'enfourer / Sa peine alexandrine / Dans une plage de sable blanc héritée d'une enfance / Qui colle aux pieds et aux neurones // Il a si mal » (81). Insurmontable est la douleur de l'absence prolongée, loin des rivages alexandrins. Ayant quitté son port d'attache, rien n'est capable de tirer l'exilé de son malaise identitaire ni de lui faire oublier sa bien aimée Alexandrie : « Désorienté par ses étés aux pays de l'exil / Loin des rivages où il est né / [...] / Il entend encore la mer / Plus la dévastation est grande plus il chérit sa ville / L'enfant d'Alexandrie » (87). Ghattas dénonce toute condition, qui oblige l'être à s'exiler. Souffrir l'exil c'est mourir à moitié ; état d'âme partagé puisqu'elle-même est expatriée. Elle a su découvrir le caractère tendre et régénérateur que reflète la mer sur la face de la ville : « Mais la mer t'attendra encore / La mer à l'écume rose / D'une goutte de mon sang / Brutal désencrage / D'Alexandrie » (93). Penchée sur le malheur de ses enfants exilés, la ville leur offre un ultime et sage conseil : « Ne laisse pas l'exil tuer ton cœur / Ne fracasse pas la cruche de la fille qui pèlerine sur la plage / Remplissant à ras bord l'eau [...] / Pour calmer le brasier de tes pertes anciennes de tes angoisses récentes / Et la brûlure du temps » (91).

C'est une invitation à remettre en question préjugés, clichés, haines, aveuglements. Grâce à sa souplesse, cette poésie se trouve en parfaite synchronie avec le monde moderne, une véritable « poésie du bruit, du silence et du cri »¹⁴. Dans une ultime tentative pour s'affranchir de la note mélancolique initiale, les souvenirs du passé révèlent des données optimistes. Les fragments descriptifs cumulés dans la figure finale contribuent à créer l'hypotypose qui trouve son fondement matériel dans un militantisme décidé à conserver intacte la face du pays :

Alexandrie

De qui on ne se remet pas [...]
Sauvegardée par quelques amoureux irréductibles
Gardiens des mémoires multi-mondes qui t'ont créée
Bouquet de fidèles qui ont su renoncer aux invectives de l'esprit
Pour te garder dans les plis d'un cœur vivant étincelant
Un cœur-lumière alexandrine
Puisque tu es bien là
Bien là
Et que nul grâce à eux ne saurait t'effacer (96).

¹⁴ J. Roumette, *Les Poèmes en Prose*, Paris, Ellipses, 2001, p. 14.

2. Structures poétiques

Exorciser l'angoisse par le biais du langage, tel est l'objectif de l'œuvre de Ghattas. C'est l'occasion de mesurer les réclamations inlassablement exprimées, découvrir les détachements parfois pénibles, les rêves ancrés dans les profondeurs de l'âme. La poésie « redonne la parole aux voix que n'ont pu taire tous les dressages »¹⁵, puisque la vision de la poésie moderne cherche surtout à éveiller les consciences, à situer « le présent par rapport au passé et réorganise[r] le passé en fonction du présent »¹⁶. Les structures formelle et rhétorique permettent d'expliquer les enjeux qui s'emparent des exilés et de révéler l'angoisse quasi métaphysique qui les envahit.

2.1. Techniques et structures

Les poèmes d'*Écailles Alexandrines* sont conçus en hommage à la ville d'Alexandrie, revêtant la forme de la tige principale d'un figuier géant, d'où poussent arbitrairement des paumes de cactus portant des figues satinées. De dimensions et d'inspirations diversifiées, les poèmes échappent à toute classification. Ainsi, la rigidité de la structure axiale n'empêche pas la fluidité des images même dans les poèmes où l'élément fluide est absent :

Ainsi l'exil
 Comment dire ta fraîcheur en nommant le désert
 Comment dire ton désert quand je pense à ta mer
 Comment dire ces tendres paysages aux épines
 [...] qui attirent dans ses ravins quitte à nous retrouver
 Déchiquetés par la beauté
 Comment dire cet amour en nommant le désert
 Comment dire le désert quand tu penses à la mer
 Qui me ramène à toi
 Alexandrie la douce aux figuiers de satin
 Aux souvenirs... déchiquetés

Ainsi l'exil
 D'où l'on ne revient pas (92).

Dans ce poème de la soif, le refrain « Ainsi l'exil » produit un écho lancinant et obsédant, augmenté par la répétition du terme « déchiquetés », qui traduit toute la douleur des amoureux d'Alexandrie, séparés et dispersés. Le retour cyclique de l'interrogation « comment dire » produit l'effet de l'éternel retour des vagues se bousculant pour venir s'écraser sur la plage. La répétition transmet parfaitement

¹⁵ J.-L. Joubert, *La Poésie*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 40.

¹⁶ *Ibid.*, p. 30.

l'état d'âme angoissé de la poétesse face au manque, à l'absence. Elle offre également un rythme inhérent au poème pour accentuer l'effet sonore : « Écrire en prose, ce n'est pas renoncer au rythme ni aux effets sonores. Ces deux éléments constitutifs de la langue restent présents »¹⁷.

L'hypotypose n'a plus le simple rôle du décodage symbolique mais elle cherche à développer une intuition affective, en procédant à la mystification du vieux monde avec ses traditions, en opposition au modernisme féroce qui avance à un rythme effréné, la douce harmonie, qui dominait autrefois la ville, face à la cacophonie et à la laideur actuelle. Autant de manifestations qui annoncent la veulerie environnante :

Algues noires goudronnées
D'où viennent ces détritiques qui de nos jours souillent tes plages [...]
Quelle engeance fétide les a-t-elle accouchés
Dans quels plis de la ville s'étaient-ils dissimulés
Et pour quelle cause maléfique s'obstinent-ils
À défigurer ta glorieuse allure
Éphèbe Alexandrie... (90).

Cette douleur mêlée de dégoût traduit le malaise ressenti par la détérioration de la ville. Le contraste est d'autant plus intolérable qu'on lui oppose une Alexandrie « éphèbe ». Par la récurrence des refrains (reprise de certaines stances), Ghattas introduit dans ses poèmes un « mouvement de retour, une image en miroir »¹⁸. Pour ne citer qu'un exemple : « Je t'attendrai / Devant la mer / Jusqu'à la fin de la douleur amère / Voir renaître ton rire / Comme sorti de la mer » (74), reproduite négativement une dizaine de pages plus loin : « Je ne t'attendrai plus devant la mer / Jusqu'à la fin de la douleur amère / Voir renaître ton rire / Comme sorti de la mer » (93). L'effet de ces images en miroir traduit également le statu quo d'une situation risquée, inquiétante, dont on est incapable de se débarrasser. Alors on se lamente : « La marée monte / Monte / De grâce arrêtez la marée » (79) répété à deux reprises sur deux pages successives : « La marée monte / Monte / Les aimants s'affolent / La marée va noyer l'évaporée noyée dans son poème » (80). Cette technique enrichit l'image en rendant perceptible la violence du rapport qui oppose les enfants d'Alexandrie aux méchants qui croient : « Que l'on [...] peut impunément / Blesser la mer » (80).

Ainsi, la technique descriptive fondée sur l'hypotypose présente une résonance suggestive qui s'épanouit à partir d'une visualisation concrétisée de l'imagination matérielle : « La fermeté du trait, la précision des détails [...] permettent ainsi un processus d'idéalisation [...] de l'au-delà suggéré »¹⁹. D'une manière générale, l'écriture poétique de Ghattas développe les éléments rhétoriques qui

¹⁷ J. Roumette, *op. cit.*, p. 14.

¹⁸ M. Blain-Pinel, *op. cit.*, p. 3.

¹⁹ *Ibid.*, p. 4.

tendent à transférer « l'origine du sens dans une saisie des sens »²⁰, ou concrétiser l'image, tout en gardant l'agencement symbolique qui agit selon l'impact de la référence sur le lecteur, n'est-ce pas là l'essence de l'hypotypose ?

2.2. L'hypotypose au cœur de l'image onirique

L'ambition fondatrice du poème en prose est d'exprimer la rêverie. [...] La rêverie peut être contemplation rêveuse ou cauchemar, révélation soudaine et lucide d'une vérité à travers la vision d'une scène de la vie quotidienne ou évocation émue d'un lieu, etc. Le rêve est le révélateur de la réalité. Il la prolonge et la signifie²¹.

Suivant l'opinion de Roumette, Ghattas poursuit une ballade métaphorique sur la plage alexandrine à la recherche d'écaillés de souvenirs. Cette quête de souvenirs dans une époque révolue tente de faire revivre les menues sensations ressenties : « Ville divine // C'est la ville heureuse à l'odeur des vacances / Celle des *clochos* des *frescas* et des âges de l'amour // Alexandrie la dangereuse » (95). Si cette ville est dangereuse, ceci n'empêche qu'elle représente aussi pour ses hôtes un univers paradisiaque : « Par ton accueillante et généreuse beauté / Ils ont fondé l'inaliénable paradis / Alexandrie » (82).

L'eau courante conduit l'imagination poétique non bridée sur les chemins de la subjectivité onirique, expression de la fluidité. La poétesse retrace les péripéties de sa vie mêlées aux rêves comme une traversée entre vagues violentes et berce-ment des eaux : « Fragments d'envolées lyriques / Au rythme de tes vagues » (85). Ce pouvoir lyrique relance l'espérance quand s'éteint tout espoir. La foi dans la fonction « orphique » du lyrisme, qui vise à incarner l'abstrait, pourrait incarner l'indéfinissable par la parole poétique : « Alexandrie / Aucune bassesse contemporaine ne parvient à te salir / Alexandrie l'in-nivelable / Mémoire orphique / Mémoire doulou-heureuse / De l'amour » (82). Ce tourment de l'âme insatisfaite conduit la poétesse à mettre en œuvre de nombreux procédés, oscillant entre le réconfort et la résignation, suscités par les doux souvenirs des temps lointains, et la soif de s'envoler vers d'autres « au-delà » merveilleux et prometteurs. Soulignons les néologismes forgés pour garantir la précision de l'impression ressentie : « Le poète déploie un grand effort de trouver le mot juste, l'expression qui serait capable de bien rendre »²². Ici, les néologismes sont forgés par l'association de deux mots qui se partagent la même syllabe finale « doulou-heureuse » ou par le recours à un préfixe insolite « in-nivelable ». Cette ténacité prouve que l'espoir existe encore : « Je t'attendrai / Devant la mer / Jusqu'à la fin de la douleur amère / Voir renaître ton rire / Comme sorti de la mer » (74). Malgré l'absence de l'eau dans le désert, la poussée des figues demeure possible, ce qui révèle la présence

²⁰ *Ibid.*, p. 2.

²¹ J. Roumette, *op. cit.*, p. 11.

²² *Ibid.*, p. 279.

d'eaux souterraines ou de pluie. La belle Alexandrie est donc capable de rejaillir malgré tout obstacle ; tel est le message.

Les pensées de la poétesse sautent d'un souvenir à l'autre dans un schéma spatio-temporel oscillant entre le passé et le présent, depuis l'Alexandrie antique, mythique jusqu'au reflet des eaux bleues dans l'envahissant tourbillon des souvenirs de jeunesse :

Ville divine

[...]

C'était celle du dieu grec qui ulcéra mes yeux d'enfant
 Me poignardant de sa beauté
 De l'Italien d'un autre été dont le baiser volé a sucré ma mémoire
 De ce jeune Arménien lors d'un dernier été
 Qui voulait me garder dans un sable blanc-farine à l'arôme de figuiers
 (95).

Alexandrie est perçue comme un « Eldorado illusoire »²³. Éphèbe, éternellement jeune. L'expression mystique nécessite une construction qui rajoute au concret une dimension harmonieuse supérieure qui favorise l'onirisme. Chez Ghattas, l'analogie fonctionne « en boucle ». Rappelons le refrain de « la plage », pour exprimer, dans un retour cyclique du rêve, l'idée de l'auto-guérison par le temps : « Elle avait loué un parasol sur la plage de son cœur / Une vague insoupçonnée déferla sans préavis / [...] / Sous l'œil humide de la méditerranée / Consternée // Alors si fort elle rêva / Qu'elle devint plage » (76). Ghattas choisit la contemplation de soi face à l'infini. L'image chez elle inscrit l'essence sémantique dans la composition structurale. On tenterait donc de découvrir comment ses outils sont agencés pour produire l'impression d'un symbolisme mystique : « Lambeaux de souvenirs // Il reconstitue sa ville aux sept collines / [...] / Il revient c'est plus fort que la ville fracassée / Dans son saint des saints démentiel / Où il ressource sa peau de chagrin » (76). Le choix des verbes traduisant le mouvement alternatif, répétitif des vagues, introduit le lecteur dans une ambiance vertigineuse de flux et de reflux. Les figures qui dévoilent l'hypotopose se faufilent successivement dans une souplesse savoureuse d'un vers à l'autre, parsemées d'oxymores pour secouer le lecteur, plongé déjà dans un univers de rêve, dans un acte doublement contradictoire. « L'être voué à l'eau est un être en vertige. [...] sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule [...]. La peine de l'eau est infinie »²⁴.

C'est pourquoi la « vraie réalité » ne relève pas du concret mais d'une révélation capable de tout transfigurer. Ghattas établit sa réalité à partir de ce qu'elle

²³ R. Brival, *op. cit.*, p. 127.

²⁴ G. Bachelard, *op. cit.*, p. 8.

perçoit du réel : « Elle lit / Son cœur coquillage / Les crustacés qui y nichent / Les grains de sable et de sel / Sur le lit de sa grève // Séchés // Elle lit et s'émerveille » (77). Ce poème réalise la quête à la fois esthétique et métaphysique. Il traduit l'infini par des images de couleur locale. L'hypotypose peut donc être décrite comme une figure de pensée qui joue sur l'oscillation entre le concret et l'abstrait, faisant disparaître l'ordre signifiant-signifié en développant la « suggestivité ». Elle apparaît aussi dans la représentation du décor marin, ainsi que dans l'homonymie évocatrice du terme « lit » prêtant à une double rêverie diurne et nocturne à la fois, révélant l'indicible en jouant sur les procédés de transfert de sens.

Cette suite hallucinatoire apparaît comme un parcours cohérent qui intègre la figure aquatique dans un symbolisme musical et harmonieux s'étendant à l'ensemble du recueil, offrant tous les caractères du rêve exotique, beauté, chaleur, douceur, parfum, en un mot une rêverie filée : « Dis-moi quel démon ne cesse de te pousser / Là où se contorsionnent les rêves et les désirs perdus / Dis-moi » (87).

La vraie voie vers l'Idéal exige de dépasser les insoutenables abjections de la réalité pour se lancer à corps perdu vers l'inconnu. Ghattas assume alors la solidarité humaine qui l'entraîne à définir sa mission poétique comme un devoir de sympathie, envers les suppliciés, ceux qui souffrent l'exil, ce mal qui tue le cœur, éventuellement au-delà de la mort : « Ne laisse pas l'exil tuer ton cœur / Enfant d'Alexandrie / Ne te laissant qu'un esprit vif / Et souffrant » (91).

Conclusion

Au début du siècle dernier, les vagues de la Méditerranée, éternels témoins des abjections commises par l'homme, portent vers les rivages alexandrins les vaisseaux des rescapés, à l'affût d'une terre douce et tolérante « où coulent le lait et le miel ». La tendre Alexandrie fut pour eux le terrain d'asile par excellence. Aujourd'hui, ces Alexandrins adoptifs se montrent prêts à tout pour rétablir la face de la ville qui les a protégés, afin de sauver « la mère patrie qui se métamorphose en marâtre »²⁵.

Au cours de notre tentative pour déchiffrer les codes de l'hypotypose, figure à multiples facettes, on a essayé de démontrer la puissance onirique de l'eau, évoquée à travers *Écailles Alexandrines* de Ghattas. On mesure combien ce recueil a dévoilé tout le charme d'une création poétique qui se veut chantre et apôtre de la beauté quel que soit le lieu où elle se trouve. Elle mêle les aspirations refoulées au pouvoir magnétique de la poésie, ainsi que la fascination pour la mer, à travers une magie verbale toute spéciale, visant à restaurer un passé, qui, même révolu, demeure vivant dans les esprits et continue à nourrir ses « amoureux » de l'élixir de vie.

²⁵ Y.-A. Helm, *op. cit.*, p. 5.

Dans ce recueil, l'eau de mer est déployée sous toutes ses formes ; c'est celle qui submerge et engloutit, celle qui sauve, détruit, mouille, déverse et surtout, qui « lave » toute souillure. C'est également l'eau qui « chante » en compagnie des airs de musique, qui gronde et dont les vagues attaquent et « inondent ». C'est enfin l'eau qui coule et qui larmoie de « la mer des mers ».

Ghattas est une nomade de l'écriture, dans le corps et dans l'âme, son œuvre est traversée par ses multiples appartenances à l'Égypte, au Canada, à l'Europe et même à l'Afrique. Ses multiples voyages lui permettent d'enrichir son œuvre de descriptions et de lui procurer un aspect transculturel. Elle acclame le retour des liens de concitoyenneté et d'entraide qui régnaient autrefois, et tend vers l'avènement d'une société plus humaine.

La fluidité, le flou et l'insaisissable de la mer imprègnent la pensée et le corps des Alexandrins. La mer joue le rôle de la mémoire collective et individuelle. Elle participe à la reconstitution de l'Histoire alexandrine, y compris celle de chacun des protagonistes racontés. Elle fait naître, vivre et mourir des souvenirs et des incidents. Basés sur l'hypotypose, figure doublement descriptive et analogique, les textes du recueil exhibent la complexité de l'identité alexandrine. L'analogie aquatique est nourrie de la force suggestive de la mer, inépuisable source de sensibilité et de sensualité, tout en conservant son ambiguïté (à la fois refuge et bourreau). Ghattas l'exploite soit comme décor d'arrière plan, soit comme personnage actant ; elle est tantôt coléreuse ou paisible, « consternée » ou affectueuse, présente ou même absente.

Le refus, la rébellion, la solitude, l'acceptation de la mort, la dégradation esquissent les contours de la subjectivité dans cet ouvrage. Suppliciés par leur aliénation, les personnages de Ghattas sillonnent la Méditerranée dans une perpétuelle errance, dans une quête jamais achevée des origines. Le pire tourment réside dans le fait d'être perpétuellement contraint à mener une vie d'étranger, même dans son propre pays.

Alexandrie, à la topographie variée et démesurée, constitue un lieu fantasmatique et hallucinogène, prêtant à une rêverie tant bien prolongée que variée ; entre eau et terre, ombre et lumière, végétation et désert, elle représente le paradis pour ses « enfants », son peuple composite et l'enfer pour les ennemis.

Par sa fluidité, l'hypotypose semble une figure de choix pour la description de la mer témoin des exils et des retours. Il serait souhaitable que le thème aquatique dans les œuvres poétiques des diverses nations auxquelles appartient l'identité transculturelle de Ghattas, fassent l'objet d'autres recherches en vue de mettre en évidence les dimensions de l'hypotypose soulignées dans ce travail et de dévoiler les sources de l'inspiration poétique d'auteurs qu'on pourrait qualifier de nomades culturels.

Bibliographie

- Bachelard, Gaston, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, 1^{er} éd. 1942, Paris, Le Livre de Poche, coll. Biblio Essais, 2007
- Blain-Pinel, Marie, *La Mer, miroir d'infini. La métaphore marine dans la poésie romantique*, Paris, 2003
- Blain-Pinel, Marie, « La métaphore marine chez Baudelaire ou la crise de la pensée analogique », *Fabula / Les colloques*, Le poème fait signe ; URL : <http://www.fabula.org/colloques/document384.php> ; consulté le 21 juin 2015
- Brival, Roland, *Le Dernier des Aloukous*, Paris, Phébus, 1996
- Deleuze, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1980
- Diandué Bi Kakou, Parfait, « *Le Ventre de l'Atlantique. Métaphore aquatique d'un mirage : Idéal brisé de l'ailleurs ?* » *Ethiopiennes* n° 74, *Littérature, philosophie et art*, 1^{er} semestre 2005 « Altérité et diversité culturelle »
- Diome, Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003
- Douaire, Anne, *Contrechamps tragiques. Contribution antillaise à la théorie du littéraire*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004
- Frontier, Alain, *La Poésie*, Paris, Blin, Collection Sujets, 1992
- Helm, Yolande-Aline, « Les métaphores océaniques et la subjectivité métisse dans l'œuvre de Roland Brival », *Études caribéennes* [En ligne], 23 | Décembre 2012 ; URL : <https://etudescaribeennes.revues.org/6348> ; consulté le 2 mai 2015
- Joubert, Jean-Louis, *La Poésie*, Paris, Armand Colin, Cursus, 3^e éd. 2004
- Molino, Jean, « Interpréter », in : *L'Interprétation des textes*, sous la dir. de Claude Reichler, Paris, Les Éditions de Minuit, 1989, p. 9-52
- Roumette, Julien, *Les Poèmes en prose*, Paris, Ellipses, Coll. Thèmes et Études, 2001

Gina Basta

Gina Basta travaille comme maître de conférences à la Faculté de Langues de l'Université d'Ain-Shams, Égypte. Elle a soutenu en Égypte sa thèse de doctorat intitulée « La pensée sociale de Jules Vallès d'après la trilogie de *Jacques Vingtras* ». Elle s'intéresse à l'histoire, à la critique littéraire et à la civilisation française, en particulier à la traduction littéraire ; ses traductions du français en arabe (entre autres *Le Silence de la mer* de Vercors, les *Fables choisies* de La Fontaine, *L'Œuvre* de Zola) sont publiées dans le Centre national de traduction ; elle a contribué aussi à la traduction française de *La Pensée des Lumières en Égypte* par Refaat El-Said (L'Harmattan, 2008). Actuellement elle mène des recherches sur l'« Éclatement et cohérence du langage dans *Genousie* d'Obaldia » et la « Poétique et politique dans le théâtre de Michel Vinaver ».